

Sous le masque du tragique

→ par Judith Policar, étudiante en études théâtrales (Paris-III)

Dans une mise en scène inventive, servie par des comédiens exceptionnels, *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*^(*), de Bertolt Brecht, résonne fortement avec notre réalité politique la plus immédiate. À la Comédie-Française jusqu'au 30 juin 2017.

« *Le comique ne doit jamais aller sans l'horreur* », écrivait Brecht dans ses indications à la mise en scène de *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*. Katharina Thalbach donne à cette phrase toute sa force. En effet, la pièce est une farce angossante.

UNE REPRÉSENTATION POPULAIRE MULTIFORME

Elle s'ouvre sur un bonimenteur (Bakary Sangaré) qui ressemble à un dresseur de fauves de cirque. Le fauve de cirque n'est autre qu'Arturo Ui, magistralement interprété par Laurent Stocker. Celui-ci apparaît pour la première fois sous un masque représentant Adolf Hitler. Tout est dit : Arturo Ui est bien Hitler, bien que comme l'écrit Brecht il ne soit pas « *une imitation pure et simple* » du personnage historique. Ainsi que le précise la metteuse en scène, Brecht « *recommande de monter la pièce dans le style du Volkstheater* » (théâtre populaire). Dans cette mise en scène, qui permet l'entrée du texte au répertoire du Français, nous assistons en effet à une représentation populaire multiforme, où se mêlent cirque, foire, cabaret, burlesque mais aussi tragique, et dans laquelle les êtres les plus immondes viennent se donner en spectacle.

« *Les comédiens mettent leurs masques, tandis que le public enlève le sien* », écrit Ariane Mnouchkine. Cette citation résonne avec le spectacle : bien qu'ils ne portent pas réellement de masque, les comédiens ont un maquillage blanc et épais (un peu à la Bob Wilson). Ce maquillage les rend presque méconnaissables. C'est sous cette apparence qu'ils jouent, et qu'Arturo Ui va séduire la ville de Chicago. Ne peut-on pas dire que les politiciens, quels qu'ils soient, portent un masque pour séduire la population ? D'ailleurs, le théâtre appartient à la vie d'un homme ou d'une femme politique, comme le montre « la scène du comédien », brillamment interprétée par Michel Vuillermoz. En effet, ce personnage, vieux et alcoolique peut être considéré comme une caricature des comédiens de l'époque. Il vient donner une leçon à Arturo pour se comporter en public, leçon qui le rend ridicule à nos yeux, d'autant qu'il n'en perçoit pas le caractère grotesque. Cette réalité, en revanche, Roma (excellent Thierry Hancisse), bras droit d'Arturo, s'en rend bien compte et assassine le comédien, un assassinat nécessaire aux yeux de Roma, qui ne souhaite pas que le ridicule agisse au détriment d'Arturo.



▼
Katharina Thalbach nous donne une sorte de comédie burlesque, ce qui accentue, en particulier au regard de l'actualité la plus récente, son caractère effrayant.
▲

LA FONCTION MORALE DU THÉÂTRE

Dans son discours final, Arturo Ui fait une liste des villes qu'il souhaite prendre dans sa toile. Dans la mise en scène de K. Thalbach, ce discours est interprété de telle façon que l'on puisse songer à la scène finale du *Dictateur* de Chaplin, dépouillée de ce que cette dernière conservait de profondément humain. Les nombreuses trappes présentes sur le plateau évoquent irrésistiblement des tombes. En effet, Arturo ne manquera pas de décimer tout le Chicago qui s'oppose à lui. Par ailleurs, le plateau représente une carte de la ville, surplombée d'une immense toile d'araignée, qui sépare le public de la scène, et avec laquelle K. Thalbach joue en la faisant basculer : les Chicagoans se retrouvent emprisonnés dans la toile tissée par Arturo, et ce dernier s'amuse dans sa toile comme un enfant dans un parc.

On ne peut parler de cette création sans évoquer *Les Damnés* mis en scène par Ivo van Hove d'après le film de Visconti, une pièce également montée à la Comédie-Française. Les deux pièces traitent du même sujet : la montée du nazisme. Alors que dans *Les Damnés* le sujet est évoqué de manière réaliste et sans apprêt, la pièce de Brecht souligne ce que celui-ci appelait la distanciation : le *Verfremdungseffekt*, à la lettre un

effet de distanciation, d'éloignement ou d'étrangeté. Le théâtre n'est pas seulement un art qui vise à imiter le monde dans lequel on vit, mais il a bel et bien une visée morale. Le spectateur doit croire en ce qu'il voit : n'oubliez pas que vous êtes au théâtre mais pensez aussi à ce qui se passerait si vous n'étiez pas au théâtre. C'est le seul moyen, selon Brecht, pour que la catharsis opère. C'est bien ce procédé qui permet au théâtre d'avoir une fonction politico-sociale. *In fine*, la distanciation brechtienne est également mise en lumière par des personnages qui, presque malgré eux, deviennent grotesques. Katharina Thalbach nous donne une sorte de comédie burlesque, ce qui accentue, en particulier au regard de l'actualité la plus récente, son caractère effrayant. Et, comme le précise le bonimenteur à la fin du spectacle : « *Agissez au lieu de bavarder !* » Ne laissez pas « *la bête immonde* » dominer le monde. ●

(*) Écrite en 1941 et mise en scène pour la première fois par Peter Palitzsch, à Stuttgart, puis en français le 8 novembre 1960 par Jean Vilar au Théâtre national populaire (TNP, Paris), la pièce se joue en alternance à la salle Richelieu de la Comédie-Française.